

Calvaire – Eglise Notre-Dame de Mouthiers-Vieillard – Poligny
Bois polychrome – atelier de Claus de Werve – fin XIVème / début XVème



Le Christ est en croix, les reins drapés d'un perizonium ¹, la tête penchée sur la droite ne porte pas de couronne d'épines. De son flanc droit percé coulent du sang et de l'eau. Ses lèvres sont entr'ouvertes au moment de rendre son dernier souffle et son regard n'est pas encore éteint par la mort. Au pied de la croix, se tiennent Marie, drapée dans un grand manteau qui lui recouvre la tête et Jean, le visage juvénile auréolé de cheveux bouclés.

Cet ensemble appartient à la collection de statues bourguignonnes que possède la ville de Poligny. Daté de la fin du XIV^e siècle ou du tout début du XV^e siècle, il est en bois polychrome. On y retrouve bien les différentes caractéristiques de la statuaire bourguignonne ² : le rendu de l'anatomie, la recherche dans l'agencement des drapés des vêtements et la volonté de traduire les sentiments de façon forte. Chaque statue représente une personne avant d'être la reproduction d'un personnage : il n'y a plus de stéréotype, la foi s'incarne.

Marie a le visage baissé et les bras croisés sur la poitrine. Tout dans sa posture et dans son expression confirme le « fiat » de l'Annonciation : une fois encore, elle accepte que tout soit fait selon la volonté divine. Ce n'est, en effet, pas la première fois que Marie vit des événements dont elle ne comprend pas le sens. Luc nous en signale au moins deux autres : à la crèche lorsque les bergers adorent dans l'enfant nouveau-né, le Sauveur attendu (Lc 2, 17-19) et à Jérusalem lorsqu'elle retrouve Jésus, âgé de 12 ans, disparu depuis trois jours, enseignant au Temple (Lc 2, 41-50). Dans toutes ces circonstances, Marie accepte d'être "dépossédée" de son fils, comme bien avant elle, Abraham (Gn 22). Elle se laisse conduire sur un chemin où elle ne pensait sûrement pas aller comme le sera plus tard Pierre (Jn 21,18). En cela, Marie est sûrement la première des disciples et elle est pleinement la mère de Dieu, telle que nous le rapporte l'évangile de Marc : "*Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère.*" (Mc 3, 35).



Jean, lui, n'a pas, comme les autres disciples, abandonné Jésus. Il le suit jusqu'à la croix (Jn 19, 26-27). Son amour pour le Christ est plus fort que la peur. C'est bien cet attachement à Celui pour lequel il a tout abandonné, père et barque (Mt 4, 21-22), qui lui fait serrer les mains dans un geste de foi ardente au point qu'on en entendrait presque craquer les articulations de ses doigts. C'est bien ce besoin d'être le plus proche possible de Celui qu'il aime qui lui fait tourner la tête au point que les muscles de son cou en sont étirés.

Ainsi figurés, Marie et Jean symbolisent deux attitudes fondamentales du disciple : la méditation et l'adoration. La méditation qui conduit à l'adoration et l'adoration qui mène à la méditation dans un mouvement que traduit parfaitement la circulation des regards des différents personnages de ce calvaire. Mouvement emporté dans l'élan de l'Esprit qui sort de la bouche ouverte du Christ et tombe sur l'Eglise naissante au pied de la croix.

Le Christ enfin, cloué sur la croix, nous enveloppe d'un regard serein et aimant. On peut penser que par cette expression, l'artiste a voulu traduire les dernières paroles de Jésus transmises par saint Luc : *“Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font”* (Lc 23, 34), tout en réaffirmant la puissance du seul commandement laissé par le Christ : *“Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime.”* (Jn 15, 12-13).

Cet amour pour l'humanité se manifeste aussi dans la taille démesurée des bras du Christ. Si le rendu de l'anatomie est une des caractéristiques de l'art des “ymagiers”

bourguignons, comment expliquer autrement la longueur “anormale” des bras de cette statue ? Ne peut-on pas y voir le symbole que, par sa mort, le Christ prend l'humanité entière dans ses bras pour la présenter au Père –« et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes » (Jn 12, 32)- et ainsi la sauver de la mort par une Alliance nouvelle et éternelle, comme il est dit dans la prière eucharistique pour la réconciliation : *“ (...) ses bras étendus dessinent entre ciel et terre le signe indélébile de ton Alliance (...)”*.



Nous ne savons pas précisément l'emplacement originel de ce calvaire. Mais on peut raisonnablement penser qu'il se situait en hauteur, dans une église, sur une poutre de gloire en travers du chœur, comme c'est le cas dans la Collégiale Saint-Hippolyte de Poligny ou à l'église Notre-Dame d'Orgelet.

Et c'est bien là tout le mystère pascal : la croix, ignominieux supplice romain, devenue, par la résurrection, symbole de la gloire de Dieu, symbole de l'homme sauvé.

Au II^e siècle, saint Irénée de Lyon affirme que *“la gloire de Dieu, c’est l’homme vivant et la vie de l’homme c’est la vision de Dieu”*. La gloire de Dieu serait donc que le salut soit accueilli par tous les hommes, salut révélé par Jésus qui vient prendre notre condition humaine. Sur la croix, Jésus est à la fois pleinement homme et pleinement Dieu : *“Dans cette existence toute décentrée d’elle-même, dans cette façon qu’a Jésus de n’être jamais préoccupé de sa vie, mais uniquement de faire vivre et revivre les autres, (...) d’être totalement dépossédé de lui-même, jusqu’à se laisser dépouiller de sa propre vie, afin que l’autre puisse advenir, Il nous dit bien qui est l’homme, ce pour quoi nous sommes faits, comment devenir pleinement humains. Mais en même temps, dans les mêmes gestes et les mêmes paroles, là précisément où Il est tout donné, livré, Il nous dit qui est Dieu, ce que c’est qu’être Dieu, puisque dans tout ce qu’Il fait Il est l’image de Dieu, son écho, son reflet.”*³. Le lavement des pieds (Jn 13, 1-15), l’institution de l’Eucharistie (Mt 26, 26-29, Mc 14, 22-25 et Lc 22, 14-20) qui précèdent de peu la croix sont bien ainsi deux gestes qui nous disent la façon dont le Christ se donne à nous et en conséquence la façon dont nous devons nous donner à nos frères. Ainsi, la méditation et l’adoration nous conduisent à agir pour l’avènement du Royaume.

Saint Vincent de Paul dit que Dieu était glorifié par nos gestes d’amour effectif : *“Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. Car, bien souvent, tant d’actes d’amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance et autres semblables affections et pratiques intérieures d’un cœur tendre, quoique très bonnes et très désirables, sont néanmoins très suspectes quand on en vient point à la pratique de l’amour effectif. En cela dit notre Seigneur, mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruits. Et c’est à quoi nous devons bien prendre garde, car il y en a plusieurs qui, pour avoir l’extérieur bien composé et l’intérieur rempli de grands sentiments de Dieu, s’arrêtent à cela et quand vient au fait et qu’ils se trouvent dans les occasions d’agir, ils demeurent court (...). Il n’y a plus personne, le courage leur manque. Non ! Non ! ne nous trompons pas : ‘totum opus nostrum operatione consistit.’ (Toute notre œuvre est dans l’action)”*. Et la contemplation de ce Christ en croix nous ouvre la voie, non pas dans une recherche de la souffrance mais dans une acceptation de rentrer dans une confiance totale, une alliance avec le Père et avec nos frères, dans la méditation, l’adoration et l’action. Nous confessons un Dieu trinitaire, un Dieu qui est relation, un Dieu qui est amour, *“un Dieu qui n’est Dieu qu’en s’épanchant”*⁴. N’est-ce pas là le sens de ce sang et de cette eau qui, en s’épanchant du côté du Christ en croix, sont le lieu d’une nouvelle naissance, sont le signe d’un Dieu qui nous re-suscite ?

Bertane Poitou

Commission diocésaine d’art sacré – Diocèse de Saint-Claude

Notes :

1 : Perizonium : du grec “peri”, autour et “zônè”, ceinture. Pagne, linge qui entoure les reins du Christ en croix. Il ménage la pudeur des fidèles plus qu’il ne correspond à la vérité historique.

2 : Statuaire bourguignonne : école de sculpture qui a fleuri sous le mécénat des Ducs de Bourgogne du milieu du XIV^e siècle jusqu'au premier quart du XVI^e siècle et qui fut illustrée par 4 maîtres ou « ymagiers » principaux : Claus Sluter et son neveu Claus de Werve, Jean de la Huerta et Antoine Le Moiturier. Cette statuaire est également présente en Franche-Comté qui était possession des Ducs de Bourgogne et qui a ainsi bénéficié du travail de ces différents ateliers de sculpture.

3 : Jean-Noël Bezançon, *Dieu n'est pas solitaire*, DDB - 1999 - page 112

4 : idem – page 113